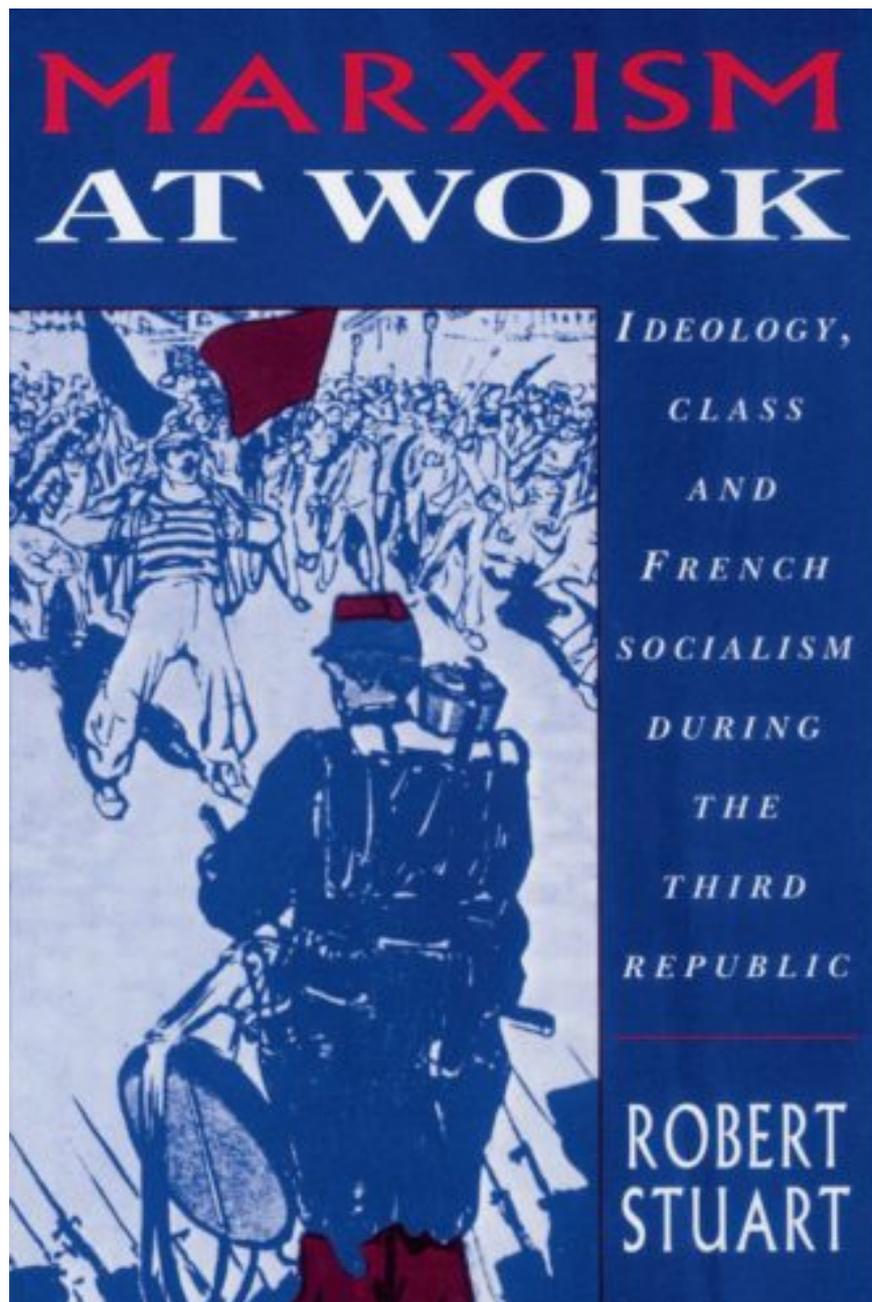


ROBERT STUART MARXISM
AT WORK : IDEOLOGY,
CLASS AND FRENCH
SOCIALISME DURING THE
THIRD REPUBLIC,
CAMBRIDGE, CAMBRIDGE
UNIVERSITY PRESS, 1992.

21/05/2018 FRANK-OLIVIER LAISSER UN COMMENTAIRE

Compte-rendu de lecture Robert Stuart, *Marxism at work : ideology, class and french socialisme during the Third Republic*, Cambridge, Cambridge university press, 1992.



En quoi le guesdisme est-il un Marxisme ? Cette simple question à elle seule peut résumer la ligne directrice de l'historien australien de culture communiste Robert Stuart dans son ouvrage *Marxism at Work* [\[1\]](#). Cette étude questionne la réception et l'utilisation qui fut faite par le Parti Ouvrier, puis le Parti Ouvrier Français [POF], de Jules Guesde entre 1882 et 1905 de la pensée de Marx et d'Engels. Réception difficile, d'autant plus que les écrits de Marx avant la Révolution Russe d'Octobre 1917 et la formation du Parti Communiste Français en 1920 ne sont que partiellement connus, partiellement diffusés et restent

le bagage intellectuel d'une minorité au sein des socialistes. Cependant, cela n'empêche pas la diffusion de leurs idées. C'est en cela que le parti « guesdiste » est « marxiste ». Robert Stuart reprend les principes méthodologiques énoncés entre autres par Quentin Skinner en 1969 dans un article qui fit autorité pour le courant de l'histoire des idées, *Meaning and Understanding in the History of Ideas* [2]. Il ne s'agit plus d'étudier l'œuvre pour elle-même et par elle-même mais de voir comment les propos de l'auteur lui échappent et finissent par vivre en dehors de ses écrits, si bien que celui-ci en perd le contrôle. C'est le cas des idées de Marx et d'Engels avec le « guesdisme », ce qui a fait dire à Karl Marx, commentant la pensée de Jules Guesde et de Paul Lafargue, le 3 août 1882 : « Ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste ! ». Dans son ouvrage Robert Stuart sort d'une lecture dogmatique des partis marxistes, où lire Marx permet de connaître la pensée de tous ceux qui s'en réclament, pour regarder la pensée POF et voir ce qu'elle tient de Marx et d'Engels. En bref, pour lui il s'agit d'étudier « l'invention » d'un marxisme français [3] à travers les idées tirées de Marx et d'Engels par Guesde et ses proches, tout en ne perdant pas de vue, comme le souligne la dernière biographie en date de Jules Guesde, qu'il n'a pas la prétention de connaître au mot près l'œuvre de Marx et qu'il s'adresse à un public sans formation théorique [4].

Robert Stuart propose ainsi une plongée dans la pensée guesdiste en recherchant les fonctionnalités de son architecture interne et en portant son attention non pas uniquement sur les textes des principaux porte-paroles du Marxisme français Paul Lafargue et Jules Guesde, mais en accordant une place aux auteurs considérés comme secondaires. Cela lui permet d'approcher la diffusion des idées de Marx et d'Engels au-delà de la minorité qui a pu lire *Le Capital* ou encore rencontrer et correspondre avec les maîtres. Une approche qui justifie une utilisation massive des revues *L'Égalité* et *Le Socialiste*. Même si comme l'auteur l'admet lui-même, son entreprise d'analyse de la diffusion du marxisme est limitée de fait par la culture ouvrière qui, contrairement à d'autres milieux sociaux de l'époque, ne

couche pas par écrit sa mémoire. Son projet revient donc à questionner pourquoi certains pans de la pensée de Marx ont été pris sans déformations, d'autres pris avec un biais, d'autres encore passés sous silence par les « intellectuels du parti ». Ce qui permet de rentrer dans la « culture politique » du parti, en montrant l'existence d'un fond idéologique partagé^[5]. Même s'il est possible de reprocher à l'auteur de ne pas suffisamment s'être interrogé sur la connaissance réelle des écrits de Marx et d'Engels, il s'éloigne en cela de l'article de Marie Ymonet, qui a pourtant été consulté pour son travail et qui proposait une première datation de la réception des écrits de Marx en France^[6]. De même la dimension européenne du socialisme visible au travers de la correspondance épistolaire entre les partis socialistes et les congrès de l'Internationale qui travaillent sur les idées de Marx en France sont négligés.

De plus, l'auteur grâce à sa grande connaissance de la glose marxiste confronte la théorie guesdiste avec la théorie pensée par Marx et Engels, ce qui interroge la réception de ceux-ci sur chacune de ces questions. Là est l'une des forces de l'auteur. Elle lui permet de montrer la diffusion approximative, voire vulgarisée, des textes des deux maîtres et de mettre en avant l'axiome qu'est la lutte des classes. Cette idée sur laquelle les guesdistes ne s'interrogent pas, malgré les évolutions du contexte ainsi que les changements internes au parti, est un état de fait qu'ils acceptent comme vrai et qui sert de base à l'ensemble de leur pensée. Contrairement à la définition du prolétariat, à la réflexion sur la propriété et la lecture de l'actualité sociale. L'auteur souligne aussi les incohérences du discours qui doit s'adapter aux circonstances sans perdre de vue la lutte des classes. Même si par moment il décrit des incohérences à travers des matériaux historiques, par une réalité que les contemporains ne pouvaient pas percevoir sauf à lancer une grande enquête sociologique et économique dont ils n'avaient pas les moyens. Il met également la pensée guesdiste en rapport avec d'autres autorités du marxisme, telle que la figure de Lénine, qui elles aussi ont récupéré Marx mais d'une manière plus textuelle. Cependant il s'agit d'une mise en rapport qui par mo-

ment flirte avec l'anachronisme.

Cependant cette recherche n'est pas une étude pure sur l'idéologie socialiste, mais l'étude d'un parti et de son idéologie dans le cadre des aléas d'une vie politique donnée. L'auteur définit le Parti Ouvrier dans son contexte historique, politique et avec ses filiations idéologiques dans la galaxie des théories socialistes. Il propose une analyse interrogeant les raisons pour lesquelles les guesdistes ont pensé tel problème de telle manière, de savoir pourquoi la question du rapport au *Lumpenproletariat* fut commentée, de comprendre le questionnement sur la place à accorder aux paysans, au monde du commerce, à la classe moyenne, au parti, au suffrage universel... Enfin, il montre les relations que le Parti Ouvrier affirme devoir entretenir avec les syndicats, les autres partis politiques, l'Etat etc. [7] Robert Stuart apporte une réponse systématique par différentes analyses. Outre le retour constant à l'axiome de la lutte des classes qui guide toute la pensée du parti et une mise en relation avec la pensée socialiste du temps, l'analyse du contexte électoral où sont diffusées ses idées est d'égale importance. A partir du moment où les Guesdistes s'implantent dans les industries textiles du Nord de la France, ils adaptent le discours du parti aux ouvriers du Nord. Ce qui conditionne la limite spatiale de ce parti, puisqu'il se révèle incapable de sortir de ses terres électorales en généralisant sa vision sociale et du coup son discours, géographiquement ciblé, au reste du pays.

Enfin la pensée guesdiste est également insérée dans le champs politique de l'époque. D'un parti révolutionnaire à sa création, le POF se coule dans le moule politique de la III^{ème} République et en adopte les codes politiques [8]. Le POF part chasser des voix sur les terres des radicaux, des anarchistes, voire même sur l'extrême-droite nationaliste et antisémite improprement qualifiée de « fasciste ». Les motifs de l'opposition à Paul Brousse et à ses partisans, les raisons de l'opposition au millerandisme, la prise de position durant les différentes crises politiques de la III^{ème} République sont entre autres également développés.

Les guesdistes sont ainsi présentés comme un parti politique

pris en son temps, suivant un axiome idéologique plus ou moins fidèlement. Le marxisme des guesdistes est ainsi présenté non pas comme la continuité de la philosophie de Marx et d'Engels, ou encore de leur « science », mais bien comme une pensée politique dérivée de leur pensée par sa mise au travail d'une réalité.

Maxime Surman

[1] Robert Stuart *Marxism at work : ideology, class and french socialisme during the Third Republic*, Cambridge, Cambridge university press, 1992.

[2] Quentin Skinner « Meaning and Understanding in the History of Ideas » *in History and Theory*, Vol. 8, No. 1 (1969), pp. 3-53.

[3] Christophe Prochasson « L'invention du Marxisme » in Jean-Jacques Becker (dir) *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, 2005.

[4] Jean-Numa Ducange Jules Guesde, l'anti-Jaurès ?, Paris, Armand Colin, 2017.

[5] Serge Berstein (dir) *Les cultures politiques en France*, Paris, Le Seuil, 1999.

[6] Ymonet Marie. « Les héritiers du Capital, L'invention du marxisme en France au lendemain de la Commune ». in: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 55, novembre 1984. Les philosophes et la politique. pp. 3-14

[7] Depuis Robert Stuart au travers de divers articles a poursuivi son oeuvre en étudiant les rapports entre le catholicisme et les socialistes marxistes et également entre le socialisme et les femmes. Points qu'il avait survolé dans cet ouvrage.

[8] Serge Berstein. Michel Winock (dir), *L'invention de la démocratie, 1789-1914*, Paris, Le Seuil, 2002.